

Gérard Grisey : chronologie des souvenirs

Première rencontre en concert à Donaueschingen (1978 ?) au travers de la création de « Sortie vers la lumière du jour » (ou était-ce déjà la nouvelle version « Jour, Contre-jour » ?), où je fus impressionné d'une part par le matériau musical mis en œuvre (souffles colorés, cordes écrasées etc) et par l'idée force qui était à la base de la pièce : Le Livre des Morts de l'Égypte, qui retrace le périple du dieu Râ parcourant dans sa barque la voûte céleste pendant la journée et traversant le Royaume des morts pendant la nuit. La composition évoquait ainsi la course du soleil et le changement des ombres portées. D'après mes souvenirs, l'œuvre ne reçut qu'un succès d'estime, le public manifestement ne « comprit » pas le fond de la pièce et le changement déconcertant et nouveau du vocabulaire musical réalisé par le compositeur. Je vis pour la première fois l'assez frêle silhouette du compositeur, avec ses cheveux longs, son nez busqué, se dégager de la table de mixage située au fond de la salle et venir saluer tranquillement le public.

Quelques années plus tard, en 1981, rencontre programmée, personnelle cette fois-ci, avec Gérard Grisey à Berlin, puisque je le savais pensionnaire du DAAD, ayant aussi reçu la même bourse pour 1982. Il travaillait dans un très grand bureau, prêté par une firme d'architecte, disposant de très grandes tables. La partition qu'il était en train de réaliser était « Transitoire ». Immédiatement une sympathie se dégagait de cette rencontre : curiosité à mon encontre chez Gérard, qui ne me connaissait pas, respect teinté de réserve chez moi envers ce compositeur déjà connu, dont l'esthétique m'était « suspecte », puisque la mienne était toujours axée sur le refus d'employer des sons « purs » et « beaux ». Il me dit se réjouir de ma venue, car il se sentait assez seul à Berlin, même s'il aimait beaucoup la ville et ses habitants.

Après mon installation en 1982 à la Sybelstrasse, je rencontrais Gérard aussi souvent que possible : il habitait à la fin du Kudamm, du Kurfürstendamm, dans la même maison qu'occupaient les fameux frères Dagar. Il habitait avec Jocelyne et Raphaël, âgé je crois d'environ 3 ans, très turbulent et remuant, drôle et attachant. Nous nous rencontrions de plus en plus souvent, au gré de nos disponibilités professionnelles, soit à la Sybelstrasse, soit chez lui. Nous allions aussi pique-niquer au bord des nombreux lacs qui se trouvent un peu partout dans la ville. Une amitié naissait, une complicité s'établissait entre nous. Nous écoutions souvent de la musique, je lui fis découvrir les œuvres de Lachenmann (chez qui j'avais étudié) et nous discutions, débattions des heures durant sur non seulement le sens et le pourquoi de la musique mais aussi sur la peinture (Rothko ou Newman que je ne connaissais pas), la littérature et la philosophie. J'étais frappé par l'éclectisme de ses connaissances : égyptologie (pour laquelle je m'étais aussi passionné lorsque j'étais adolescent), astrophysique (qui m'intéressait aussi mais qui m'effrayait pas sa complexité !).

Et puis vint le moment de quitter Berlin, où nous nous trouvions si bien. Il partit quelques mois avant moi, je crois fin 1982. Nous nous revîmes peu après déjà, dans les Grisons, autour de Pâques. Il était enchanté de se trouver dans ces paysages grandioses, loin de la pollution parisienne. Je lui dit qu'il pouvait venir quand il le voudrait, pour travailler dans la paix et la simplicité. Au début, comme il souffrait du rhume des foies, il ne vint qu'en hiver, où, à la Saint-Sylvestre, nous faisons des fêtes mémorables : gueuletons raffinés arrosés de grands crûs, et puis et surtout musique (piano à 4 mains, flûte et piano, musique improvisée avec Raphaël qui gratouillait un peu de la guitare, Mireille qui chantait, tous déguisés dans des costumes rocambolesques). Je pense que nous avons ainsi festoyé pendant 8 à 10 ans. Après les 12 coups de minuit, nous nous rendions devant la maison et faisons démarrer des feux

d'artifices qui, au cours des années, devenaient progressivement de plus en plus beaux (mais aussi de plus en plus chers !).

Entre-temps, j'avais fondé en 1986 le festival « Tage für Neue Musik », et la chance de faire connaître au public suisse les principales œuvres de mon ami se présenta, dont les Chants de l'Amour, ce qui n'était pas rien pour le maigre budget dont nous disposions ! À cette époque, les premiers fax commençaient à se commercialiser, Gérard et moi en avons acheté, et c'était un véritable déluge de lettres spontanées, souvent griffonnées à la main, agrémentées de dessins très drôles (Gérard savait bien dessiner).

Les antistaminiques aidant, il pouvait venir aussi en été, et ce fut une découverte pour lui de découvrir les paysages d'hiver transformés en paysages d'été : les fleurs, le foin, les baies, et les innombrables promenades, les déjeuners en plein air, les feux le soir. Je lui avais aménagé une chambre de travail, à l'opposé de la mienne, avec les moyens du bord. Dans cette grande maison il y avait un grenier qui regorgeait de vieux meubles inutilisés. Comme j'étais assez bricoleur, je lui aménageai une chambre complètement équipée, avec une grande table. À son retour il eut la surprise de la découvrir, il était ravi. En été, Françoise et Allain Gaussin nous rejoignaient parfois, Allain, à la tombée du jour, nous quittait pour observer le coucher du soleil. La location d'une partie de cette maison étant devenant incertaine, nous décidâmes de la louer à l'année. Gérard y venait encore plus souvent, y restait encore plus souvent, et y travaillait encore plus souvent. C'est là que le « Temps et l'écume » fut en partie composé, Anubis-Nout, l'Idole paradoxale, Vortex, Stèle et bien sûr surtout la dernière pièce qu'il ne put jamais écouter, les Quatre chants pour franchir le Seuil, dont il me confiait, de manière prémonitoire, que c'était la dernière commande qu'il accepterait sous ces conditions, car il désirait d'abord terminer une pièce avant de la proposer comme commande. Il se sentait très angoissé à l'idée de livrer les Quatre Chants à une date limite. Malheureusement, il ne put franchir cette date. Mais tous ses amis, les Valade, les Hurel, les Hervé, Mireille et Raphaël, Patrice Hamel et Guy Lelong assistèrent à la création de Londres, qui, si elle ne fut pas parfaite –comme c'est le cas pour beaucoup de CM- nous impressionnèrent tous par sa beauté profonde et sa simplicité, une œuvre qui aurait pu tracer un nouveau sillage dans le style du compositeur.